



Révolution

« Nous vivons le temps des révolutions. »

N° 779 - 2 février - 8 février 1995

27 - LES ENJEUX - Révolution - n° 779/2 février 1995

Le théâtre «tapis-mendiant»

Entretien avec Emmanuel Genvrin, homme de théâtre

**Auteur, comédien et directeur de la
Compagnie Volland, Emmanuel Genvrin
est l'enfant terrible du théâtre
réunionnais. Au terme de quinze ans
d'une carrière ponctuée de crises
politiques et de succès culturels, il
raconte son combat pour une certaine
conception du théâtre sous les
tropiques. Car dans l'océan Indien, il y a
toutes sortes de requins...**

Créolité

J'ai commencé par écrire en mélangeant créole et français. Je traite de la relation entre la métropole et les Réunionnais, notamment au niveau du langage : quelle langue pour un théâtre réunionnais ? Au départ, on était à la recherche d'une sorte de Commedia dell'arte créole. On jouait dans la rue, avec des masques et un personnage qui s'appelait Mascarin (des îles Mascareignes, NDLR), au lieu d'Arlequin... Notre spectacle le plus abouti fut *Millenium*, joué à l'occasion du Sommet de la francophonie, à Maurice, en 1993, avec des comédiens venus du monde entier.

Débuts

Je suis issu du théâtre universitaire de Caen. Psychologue de formation, on m'a proposé du travail à la Réunion, à la Plaine des Cafres. J'ai été contacté pour animer une MJC, au Tampon (ville du sud de l'île NDLR). Je me suis alors engagé dans la politique culturelle réunionnaise. Au départ, en écrivant pour les enfants, puis en 1981, je me suis lancé dans la vraie création théâtrale.

Volland

Nous voulons être des généralistes du théâtre. Considérant que nous sommes sur une petite île, mais diverse, nous ne nous sommes pas spécialisés. La compagnie Volland existe depuis quinze ans maintenant. Elle emploie une quarantaine de personnes épisodiquement, puisque certains acteurs tournent aussi en métropole et font la navette. Nous sommes plus connus pour nos pièces en créole, mais nous avons aussi joué de nombreux clas-

siques. En termes de popularité, les acteurs de théâtre réunionnais sont l'équivalent des vedettes de télé ou de cinéma en métropole. On peut dire que nous touchons largement les spectateurs, et pas une petite classe intellectuelle, une élite trop réduite. Nous avons donc des devoirs politiques.

Paris

On ne peut pas faire du théâtre à la Réunion comme on en fait à Paris, ou même en province métropolitaine. Nous sommes allés plusieurs fois jouer à Paris ; à Beaubourg notamment, en 1985. Pour *Ubu colonial*, c'est particulier, nous devions venir cet hiver, à La Villette en décembre, invités par le Théâtre international de langue française (TILF), mais, en raison de « contraintes budgétaires », la programmation a été chamboulée. Du coup, nous ne viendrons qu'en juillet prochain, au même endroit, dans le cadre du Festival Quartier d'été. C'est dommage, nous aurions joué *Ubu colonial* avant les élections présidentielle et municipales. Jouer à Paris n'est pas facile. C'est à vos frais et on n'est sûr de rien. Paris n'est plus vraiment un lieu qui crée : c'est un lieu qui consacre. Incontournable, comme le Festival d'Avignon.

Ubu colonial, une caricature anti-post-colonialiste animé par le théâtre Volland.

Ubu roi à la créole

Ubu colonial, pièce créée par Emmanuel Genvrin, triomphe à la Réunion. Il y est question d'opération mains propres, post-colonialisme «zoréolisé», d'élections bidon, et d'affaires de corruption. A 10 000 kilomètres de Paris, non loin de Madagascar, il est question d'une nouvelle version d'*Ubu roi* à la sauce créole. De Saint-Denis, au nord de l'île, à Saint-Pierre, au sud, plus de

Engagement

Ubu colonial est une caricature résolument anti-post-colonialiste. J'ai voulu faire un pamphlet. Oui, nous tenons un discours sur ce que nous faisons. Nous avons un vécu politique. Un pied de nez aux élites, à la Réunion officielle, celle qui se prend au sérieux. On m'a traité de provocateur, de communiste, d'indépendantiste, d'opportuniste. Quand on veut faire une carrière, on évite de parler d'argent et de politique.

Culture

Ces dix dernières années ont permis la reconnaissance d'un certain nombre de créateurs, mais il n'est jamais bon qu'un appareil d'Etat, quel qu'il soit, mette le nez dans les affaires des artistes. Un artiste est un révolté. Il peut être un allié... critique de circonstance, mais ne doit pas se faire piéger. Ces dernières années, on a parlé de la disparition de nombreuses troupes indépendantes. Cela éclate aujourd'hui. J'ai reçu des pétitions anti-Toubon : il ne faut pas me raconter d'histoires ! Ça a commencé sous Jack Lang. Une culture élitiste, européanisante et gauche-caviar a été promue, au détriment du vivant, fait des petites compagnies.

7 000 Réunionnais (sur une population de 650 000 habitants) se sont enthousiasmés pour ce pamphlet hilarant. Rentré amnésique de Bosnie, le dénommé Belbel, personnage obèse, grotesque et frénétique, se pique de faire de la politique. Ses vrais/faux amis lui ayant bourré le mou, avide de pouvoir, il se décide enfin chez «Mère Marcelle», une petite gargote typiquement réunionnaise. Il sera donc roi de l'île et «zoreille» (surnom des métropolitains) par-dessus le marché (alors qu'il est «cafre», descendant d'esclave). Ne reste plus qu'à organiser les élections. Une partie du public déguste littéralement un cari-poulet maison, servi par des comédiens virevoltant, chantant, dansant et votant, arrosé d'un excellent pot-de-vin, forcément, ou de rhum arrangé, obligé. En effet, grâce à une

L'imposture

Des artistes de théâtre se sont peu à peu coupés du grand public. Ils n'ont pas trouvé leurs marques par rapport à la télé et au cinéma. On a créé un ghetto d'auteurs contemporains. On a fait du jeune-vieux, du cryptoclasique. La grande salle est toujours pour Molière, Shakespeare ou Marivaux, sur l'air de «c'est ce que veut le public»... Et dans la petite sont relégués les textes contemporains. Des pièces à deux ou trois personnages, sans trop d'argent, sans élan. Rarement historique ou politique, tout le temps psychologique et triste. Alors, on a essayé de sauver le théâtre en embauchant des vedettes de cinéma dans des pièces classiques. Ça n'a qu'un temps. J'ai l'impression qu'on est au fond du trou aujourd'hui. Alors, il faut remonter !

astucieuse mise en scène, acteurs et spectateurs sont pour ainsi dire mêlés, imbriqués les uns aux autres, dans la même «z'affaire», comme on dit là-bas. Les protagonistes de cette sempiternelle histoire de bouffon dictateur finiront par se lasser de ce potentat qui leur ordonne de «faire tatane» (glander), afin de mieux leur allouer «l'argent gratuit» (RMI) envoyé par la «la grosse mère poule» (la métropole)... Cette farce, proche de Tex Avery parfois, fourmille d'allusions ayant trait aux affaires qui défrayent la chronique à la Réunion depuis des mois, au moins autant qu'en métropole : dix-sept maires sur vingt-quatre ont été mis en examen par la justice récemment. Mais à la Réunion, le véritable despote, c'est le «la di la fé» (le radotage, le commérage). Ouvrez grand les zoreilles ! *Ubu colonial* est une authentique pièce de

théâtre populaire, non populiste. Il y en a pour tous les goûts et les couleurs, selon ses références et sa culture. Les créoles comprennent ce qu'ils veulent bien entendre. Quant aux «zoreilles», ils entendent ce qu'ils peuvent bien comprendre (le texte est surtout joué en créole). Une très bonne soirée, aussi pétaradante que le volcan du Piton de la Fournaise, aussi riche en couleur que les filles des îles. A prendre au premier, comme au douzième degré... La troupe du Théâtre Volland sera à Paris en juillet prochain, dans le cadre du Festival Quartier d'été, organisé à La Villette. ■ G. C.

«Tapis-mendiant»

Ici tout baigne dans le «la di la fé» et l'irrationnel. On peut passer sa vie à essayer de comprendre la Réunion. C'est le pays des rêveurs, des sensuels et des agressifs... C'est une leçon d'humanité réunissant la France, l'Afrique et l'Orient ; des peuples, des langues, des races, des religions. Ici, l'idée de nation est différente. C'est pour ça que notre théâtre est sans étiquette. *Ubu colonial* essaie de rendre des instants de vie. Des couturières réunionnaises font des couvertures avec des petits bouts de tissus. Avec ces losanges, ces morceaux, elles font une mosaïque, un manteau d'Arlequin bariolé qui fini par donner un truc uni. On appelle ça le «tapis-mendiant». C'est un peu ce qu'on fait ici : du théâtre «tapis-mendiant». Et ça marche, au détriment des lois de la physique théâtrale. ■

**Propos recueillis par
Guillaume Chérel**

La Réunion

La Réunion a une particularité ethnique : elle est atypique, car «araciste». Le théâtre est une bonne chose pour la Réunion. Historiquement, on vit ici les années 70 de la métropole (démographie, essor du PNB). Tout est possible et l'avenir sourit aux audacieux. Il y a une dynamique, en musique, en arts plastiques et en théâtre. La Réunion est un pays de cocagne, elle encense vite, puis oublie vite. La bureaucratie est responsable des lenteurs et pesanteurs qui entravent le développement culturel. Par exemple, jamais aucun politique ni aucun administratif n'est venu nous dire : «De quoi avez-vous besoin ?» Il a fallu tout arracher.